

XYZ. La revue de la nouvelle

Cycle pub Transir

Nicolas Tremblay



Numéro 75, automne 2003

Couleurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3564ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, N. (2003). Cycle pub : transir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (75), 81–85.

Cycle pub

Nicolas Tremblay

Le Cycle pub est l'histoire d'un homme nouveau et moderne. Une série de dix nouvelles qui dévoile sa pathétique nudité, son insignifiance qui lui colle à la peau comme un vêtement usé. Entre deux respirations, cet homme s'abreuve au sens désincarné d'une publicité qui le phagocyte. Passif, amorphe, il se regarde dépérir; ses rêves lui sont fournis par une boîte d'images électriques occupée à ronger son squelette. Il ne sait pas que ce qui lui procure sa joie morbide est à l'origine de sa propre dégénérescence vers un état premier et larvaire.

« Transir » inaugure la publication du cycle.

Transir

L'œil doit parfois se retourner trois fois dans sa glaire avant d'y voir quelque chose.

Kakouriss

Un rat passe à travers ses jambes, se faufile dans l'amas d'objets qui jonchent le sol puis insère son corps huileux dans une des fentes du mur sur quoi le plâtre en moisissure gondole. L'animal entreprend une descente de plusieurs étages en suivant la tuyauterie qui suinte. Ses griffes lacèrent le caoutchouc dur et accrochent sur leur sillage un fil électrique qu'elles tranchent en deux. On entend un crépitemment ainsi qu'un bruit guttural. Un locataire, à l'odorat fin, perçoit une légère odeur de poil brûlé. Le fil autorégénérant aura laissé une partie de l'immeuble sans électricité pendant une seule fraction de seconde : le

temps d'un battement de paupières. Le flux bleu que transporte ce filage a des propriétés presque organiques ; tel le sang dans les veines, il crée, lorsque provient une ouverture de ses conduits, un caillot qui obstrue l'écoulement, et qui se transforme en une peau de plomb. Une couche superficielle et élastique recouvre ensuite ce derme vital. Quant à l'animal parasite, maintenant carbonisé, il se décomposera progressivement dans les entrailles de l'immeuble en offrant à ses habitants des effluves nauséabonds que l'air ambiant, humide et saturé, amplifiera. Avant qu'il ne s'engouffre dans sa tombe, c'est-à-dire à l'intérieur des murs de l'immeuble, le rat avait expulsé de ses intestins quelques excréments spongieux. Le locataire (celui qui offrait, entre ses jambes, un espace où s'immiscer) pose la plante de ses pieds dessus, ne s'en rend pas compte et continue donc sa progression vers le mur d'où un fil, presque un cordon ombilical, jaillit. Il le prend, le tire vers lui et l'emmène jusqu'à son fauteuil décrépît, percé par des ressorts rouillés. Il branche ou plante les trois dents (aiguisées comme des crocs) qui ont poussé à l'extrémité du fil dans les plaies de son cou, encore purulentes. Un choc saisit tout son corps (à la manière des cadavres qu'on réanimait autrefois à l'aide d'une impulsion électrique en faisant s'arc-bouter leur torse dans l'espoir que ce mouvement artificiel emporterait avec lui leur cœur en panne). Sa gueule s'ouvre grand puis émet un filament bleu que sa salive nourrit. Ses doigts s'agrippent aux bras du fauteuil. Sa graisse rebondit. Puis, tout d'un coup, il devient inerte. Sa tête tombe sur son épaule gauche. Ses muscles se relâchent. L'homme se conchie et se compisse. Des mouches s'agglutinent sur son corps en sueur et sur ses déjections ; le bruit de leurs ailes frénétiques composent la seule musique dans cet endroit glauque où on vit comme on meurt et où on meurt comme on vit. Même le réfrigérateur, éventré, de guingois, n'émet plus aucun son. L'horloge a cessé de compter l'heure. La lumière du jour qui vous donne l'impression de patauger dans la cendre obscurcit les fenêtres sales et projette de l'ombre sur les coquerelles luisantes qui squattent les murs, le plancher, les armoires, les meubles et le matelas du lit puant.

Par moments, les orteils de l'homme se crispent : un spasme les saisit. Il y a de la bave et de la morve qui coulent sur son menton et tombent sur sa poitrine en contournant son mamelon gauche qui pointe hors d'une toison abondante. Une fine sueur mouille tout son corps qu'on dirait pris tout d'un coup d'une quelconque fièvre tropicale, d'une crise de paludisme ; ses membres décharnés grelottent tant que, s'il fallait que le rythme du tremblement augmente un peu, ses os saillants transperceraient sa peau jaune et cartonneuse. Un halo bleu fantomatique entoure sa tête bossue et dégarnie de cheveux. Ses yeux, que ses paupières gardent ouverts par miracle, semblent absorbés par quelque chose, un bouillonnement interne (un animateur de talk-show, franchement bavard, gesticule devant une audience hagarde, attachée à son siège par des sangles de cuir ; l'animateur crache une blague, fixe intensément la caméra de ses yeux injectés de sang, actionne un levier qui fait crier la foule de jubilation ; sur ce, arrive sur le plateau une vedette de cinéma, une nymphe, très bronzée, aux cheveux blonds et lustrés qui descendent bas dans son dos et qui se mêlent indifféremment à sa robe de lin presque transparente ; l'animateur présente son dernier film puis enchaîne immédiatement sur un autre sujet qui plaît beaucoup à l'actrice ; on parle du galbe de ses seins énormes ainsi que de la nouvelle technique révolutionnaire de liposuccion et de raffermissement des peaux molles dont elle est la porte-parole cobaye ; pour prouver la réussite de l'opération chirurgicale sophistiquée, elle retire sa robe et permet à l'animateur de s'approcher d'elle, de tâter, de palper ses membres commercialisés ; il la regarde goulûment, retire un sachet de poudre de sa veste, en aspire le contenu par ses voies nasales, serre l'actrice contre lui ; ils entreprennent alors ensemble une danse lascive sous une musique électronique d'où toute mélodie est absente : cela rappelle vaguement une rythmique tribale, rudimentaire, qui agit en stimulant le bassin dans un mouvement constant de va-et-vient semblable à celui du coït), comme celui d'une soupe chaude qu'un serveur automate, un cyborg, apporte rapidement, frénétiquement, à votre table, et dont le tremblement nerveux — il craint toujours que le

surveillant, mécontent de son service, le désactive — se répercute dans le bol qui brasse le liquide chaud, aux bons aromates, ce bouillonnement donc, pareil à celui de cette soupe coûteuse qu'on a chauffée dans une grande marmite, fait émettre un couinement à l'homme, un son minime étouffé dans sa gorge peu après qu'il y soit né (on change de chaîne ; il est question d'un accident survenu sur l'autoroute treize ; des automobiles se faufilent entre les deux voitures cabossées, dont une a rebondi sur le terre-plein et l'autre, renversée sur le côté, gêne la voie de droite ; le journaliste et son homme-caméra s'approchent de la voiture sur le terre-plein ; ils semblent pressés de faire leur travail avant que les ambulanciers n'arrivent sur le lieu de l'accident, nouvellement armés de leurs fusils à balles chercheuses depuis que le ministre de la sécurité routière leur a permis de tirer à bout portant les reporters nuisant à leur travail ; le journaliste approche son micro de la portière du conducteur, le passe à travers le cadre de la fenêtre qui a volé en éclats sous le choc de la collision et le tend vers l'homme à l'intérieur : il émet un râle, vomit du sang, sa tête tombe sur le volant qui lui a brisé les côtes ; l'image fait un gros plan sur le visage du journaliste souriant ; il rappelle les règles de prudence à suivre, souligne que le port de la ceinture de sécurité est obligatoire, précise les prévisions météorologiques avant que sa tête ne soit traversée d'une tempe à l'autre par un projectile qui charrie avec lui des bouts d'os ainsi que des débris cervicaux), un cri comme un feu mourant qui prend à partir de soufre humide, trempé ; la première étincelle survient puis disparaît, le vide s'abattant impitoyablement sur elle. Ou comme la porte blindée d'un crématoire qu'on ferme à double tour sur un amoncellement de corps livides dont la peau a été tatouée d'un code barres. Ou comme le couvercle d'un brasero qu'on abaisse sur le corps en cuisson d'un pigeon crevé tandis qu'un mendiant se poulèche les babines. La faim gagne alors le ventre creux de l'homme. Son ventre émet un borborygme (on change de chaîne ; une nymphe qui ressemble à faire peur à celle du talk-show, vêtue d'un bikini qui lui creuse la raie et qui lui voile à peine les mamelons, offre une bière à l'effigie de la multinationale Zinc à un homme cre-

vant de chaleur, écumant de la bouche, vautre dans le sable fin ; il décapsule la bouteille, prend une grande rasade ; son corps devient lisse et bronzé, ses muscles sculptent sa peau ; il passe son bras autour de la taille de la nymphe ; les amants gambadent sur le bord de la mer ; les seins de la nymphe sautillent ; le logo de la compagnie apparaît, il est rouge incandescent et surdimensionné), le son résonne dans l'appartement tel l'écho dans une caverne creuse. L'homme se lève, ses membres sont engourdis et il chancelle, manque de tomber à chacun de ses pas. Il s'en va vers la cuisine. Le fil branché à son cou se coince dans les pattes du fauteuil, s'étire. L'avancée de l'homme est freinée. Les crocs s'agrippent féroce­ment à la peau, l'un d'eux coince sa jugulaire. Sa gorge douloureuse émet une plainte (les chaînes changent rapidement, se fondent ensemble dans un coulis d'images disparates : un plan rapproché montre le président de la république s'adressant, derrière sa tribune, le visage cramoisi, les veines de ses tempes gonflées par l'émotion, à un caniche bien propre, au poil frisé blanc laiteux, au regard angélique, qui porte le dossard trois et qui participe au concours de la Madame Univers qui, pour l'instant, s'affaire toujours au préliminaire de l'événement en espérant que la fellation qu'elle octroie à l'obèse homme d'affaires ne gênera pas le carnage du village Z par la troupe militaire de la dictature, en réalité un cartel de drogue hyperpuissant que le réputé John Star, grande vedette hollywoodienne, a démantelé dans son dernier grand film, rôle qui lui a valu, dit-il à son inter­v­ieweur fasciné, quelques millions de dollars, quand dans les bidonvilles les meurtres croissent comme la cote de la multinationale Zinc à la Bourse, ou les seins de leur porte-parole, une assiette de chair sur laquelle se jette une troupe de zombies affamés entre des publicités de boissons gazeuses et de restauration rapide), et il y a un court-circuit. L'homme s'affale sur le sol. Raide mort.